



Mauriac

**Œuvres romanesques
et théâtrales complètes**

IV

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE

PAR JACQUES PETIT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MAURIAC

*Œuvres romanesques
et
théâtrales complètes*

IV

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES PETIT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1985, pour l'ensemble
de l'appareil critique.*

LES MAL-AIMÉS

À MON NEVEU MICHEL BROUSSE¹.

Michel, puisque ces trois actes amers ne t'ont pas déçu, je te les dédie, n'ayant rien de meilleur à t'offrir. Ton nom que j'inscris ici a contenu pour moi, durant ces noires années, tout ce qui subsistait en France d'héroïque et de pur. Nous ne pouvions pas connaître tous ceux dont le sacrifice nous a rachetés, nous ne pouvions pas aimer chacun de ces visages. Ma gratitude, mon amour sont donc allés à toi, qui habitais ma maison, que j'ai vu partir si souvent dans la nuit pour prendre un avion qui n'était jamais là. Alors, comme tant d'autres, tu résolus de passer les Pyrénées. Longtemps, nous avons attendu des nouvelles. Une carte postale nous est arrivée enfin du camp de Saint-Sulpice. Tu avais failli mourir de froid dans la montagne ; tu avais eu un pied gelé. Les gendarmes français te rouèrent de coups. Le 10 février 1943, tu t'évadais du camp. Tu es revenu, tu es reparti avec cet ami qui ne te quittait jamais. Vous aviez juré que rien ne vous séparerait en ce monde. Il s'appelait Georges — Georges Schlumberger. À vous deux, vous aviez conçu un projet, inspiré peut-être de vos lectures d'enfant : atteindre l'Espagne par la mer, vous embarquer à Perpignan sur un frêle «kayak» et débarquer à Barcelone. Comment avez-vous entrepris et réussi cette folie ? Sans doute avais-tu déjà apprivoisé la mort, et l'heure de Georges n'était pas encore venue. Vous avez abordé comme des dieux dans une anse sauvage. Mais, après les gendarmes de Pétain, ceux de Franco se saisirent de vous. Tu fus bien inspiré de ne pas te réclamer de moi auprès des phalangistes. Tu connus les geôles franquistes du 9 mai au 25 août 1943. Tu es sorti de prison. Une famille

catalane t'a accueilli. Tu as aimé une jeune fille qui s'appelait Montsée, et elle aussi t'a aimé. (Maintenant, elle est à Paris. Je vous ai vus, un jour dans la rue, marcher l'un près de l'autre ; longtemps mes yeux se sont attachés à ce qu'il y a de plus beau, en ce sombre monde : un couple de jeunes êtres vaillants et purs.) D'Espagne, tu as pu gagner enfin Casablanca et t'engager ; choisissant la part la plus dure, tu as voulu être parachutiste ; puis tu passas au bataillon de choc. Tu fus de ces héros qui, partis de Corse, débarquèrent les premiers dans l'île d'Elbe, le 16 juin 1944. Je me rappelle cette page de ton journal : vous étiez couchés tous deux, Georges et toi, à l'avant du navire qui approchait de l'île, au crépuscule. Georges dormait et tu ne le réveillais pas. Vous avez pris l'île. Un millier de tes camarades y attendent la Résurrection. Puis ce fut le débarquement en France, le 16 août, la remontée de la vallée du Rhône, ces meurtrières batailles des Vosges et d'Alsace dont tu t'étonnes toi-même d'être revenu. Tu étais aux premières lignes à Toulon, à Dijon, à Servance, à Miellin, à Château-Lambert, au mont du Tot, à Belfort, à Massevaux, à Bourboule, au col de Mundsruock, à Colmar... Mais, un jour, Georges est tombé à tes côtés ; tu lui as fermé les yeux, tu l'as enseveli, tu as vécu cette heure dont tu ne parles jamais. Le frère de Georges mourait, martyr, quelques semaines après, dans un camp allemand de représailles. Puis ce fut le tour de Bernard, ton frère cadet tué, lui aussi, près de Stuttgart, dans les derniers jours de la guerre. C'est parce que des garçons comme toi survivent à ces héros que nous ne désespérons pas. Tu es vivant, tu aimes, tu es aimé, tu es heureux, malgré ce deuil inconsolable (mais Georges tiendra le serment qu'il t'avait fait de ne point te quitter). Il m'est doux, à l'approche du déclin, de penser que tu existes, et que, bien longtemps après qu'il ne restera plus de moi qu'un nom gravé sur une pierre, tu seras là encore, Michel, entouré de grands fils qui te ressembleront.

Paris, 19 août 1945¹.

PERSONNAGES

M. DE VIRELADE, soixante ans.

ALAIN, vingt-trois ans.

ÉLISABETH DE VIRELADE, vingt-neuf ans.

MARIANNE DE VIRELADE, dix-sept ans.

ROSE, dix-sept ans.

ACTE PREMIER

Le bureau de M. de Virelade, dans une grande maison de campagne. On voit de la verdure par les fenêtres. C'est le milieu d'une après-midi de printemps. Marianne de Virelade entre, suivie par son amie Rose, hésitante.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, MARIANNE

ROSE

Non, Marianne, tu sais bien qu'il est défendu d'entrer dans le cabinet de ton père...

MARIANNE

Je déteste cette pièce, et pourtant j'y resterais des heures...

ROSE

Si ton père arrivait tout à coup ! Je t'en prie, Marianne, viens !

MARIANNE

N'aie pas peur : il reste à Bordeaux le plus tard possible... Et comme son vieux chauffeur met deux heures

pour faire les soixante kilomètres qui nous séparent de la ville... tu vois que nous avons tout le temps...

ROSE

Oui, mais quand c'est ton père qui conduit, il va à des vitesses folles.

MARIANNE

Autrefois peut-être... C'est bien rare aujourd'hui qu'il prenne le volant.

ROSE

Pourquoi cela ? Il n'est pas si vieux !

MARIANNE

Parce qu'il n'est plus en état... Oh ! bien sûr, autant qu'il ait bu, il sait à peu près se tenir...

ROSE, *scandalisée.*

Marianne ! Comment oses-tu !

MARIANNE

Cela m'amuse de te faire rougir. Voilà, Mademoiselle, ce qu'il faut entendre quand on accepte de fréquenter la petite Virelade !

ROSE

Tu sais bien qu'Élisabeth ne veut pas que nous parlions de ces choses.

MARIANNE

Et s'il me plaît à moi d'en parler ! Je n'ai pas^a d'ordre à recevoir de ma sœur.

ROSE, *avec reproche.*

Oh ! Marianne ! c'est mal ! Une sœur qui t'a élevée, qui a été ta vraie mère, qui est ton aînée de dix ans !

MARIANNE

De treize ans, tu veux dire : j'en ai dix-sept, et Élisabeth touche à la trentaine sans en avoir l'air.

ROSE

Pour cela non, elle n'en a pas l'air... J'ignore si c'est son regard ou son sourire qui lui donnent cette expression enfantine...

MARIANNE

Parce que tu ne la vois pas le matin au réveil... Quelle horreur d'avoir trente ans ! Moi, quand j'aurai trente ans, je me tuerai.

ROSE

Pourquoi fais-tu^a la méchante ?

MARIANNE

Je ne fais pas la méchante... Je suis méchante.

ROSE

Si tu l'étais, tu ne saurais pas que tu l'es.

MARIANNE

D'ailleurs, au fond, comme vous tous ici, comme papa, comme ton frère Alain, comme les domestiques, j'adore Élisabeth...

ROSE

Crois-tu que j'en aie jamais douté ?

MARIANNE

Je l'adore, oui, mais sa perfection m'accable.

ROSE

Tu exagères cette perfection ! Élisabeth est plus humaine que tu ne crois, elle a ses faiblesses, je t'assure ! Et même je lui en connais qu'elle n'ose pas t'avouer... Hier encore, elle me confiait...

MARIANNE, *avec irritation.*

Non et non ! C'est assez comme cela ! Ne parlons plus d'Élisabeth. Rappelle-toi ce que tu m'as promis : tu es venue pour moi, aujourd'hui, pour moi toute seule.

ROSE

Que tu es compliquée, Marianne ! Qu'il est difficile de vivre avec toi !

MARIANNE

Avoue-le, ce n'est pas moi que tu aimes, c'est Élisabeth.

ROSE

Mais je t'aime aussi, Marianne !

MARIANNE

Ah ! vraiment ? Tu m'aimes *aussi* ? Sens-tu ce que cet *aussi* a d'horrible ?

ROSE, *l'attirant à elle.*

Non, je ne le sens pas le moins du monde... Tu te rappelles, au lycée, quand Mlle Gaudherot t'appelait : « Marianne, petite fille insatiable... » ?

MARIANNE

Oui, elle disait aussi que j'avais une vocation de souffrance... Moi qui n'aime que le bonheur ! Embrasse-moi encore... Ah ! Rose, c'est vrai que je souffre !

ROSE

Est-ce qu'on^a souffre à notre âge ? De quoi peut-on souffrir ?

MARIANNE

Moi, je souffre... Oh ! des cigarettes ! et des douces, celles que papa déteste, mais qu'il offre aux dames... parce que, tu sais, quelquefois, il reçoit des dames ici...

ROSE

Comment ! Il reçoit des dames ?

MARIANNE

Bien sûr que nous le gênons ! Surtout Élisabeth ! Mais sa vieille amie, Mme Salvator, est terriblement jalouse, tu comprends ? À Bordeaux, elle le fait surveiller... Alors il n'est tranquille qu'ici !

ROSE

Écoute, si tu commences à me raconter des horreurs, je m'en irai.

MARIANNE

Je pense à tout ce qui a dû se passer dans cette pièce... Crois-tu que les murs se souviennent de ce qu'ils ont vu ?

ROSE

Tu parles^a à tort et à travers !

MARIANNE

Ah ! Rose, je voudrais que tu m'aimes ! Mais c'est impossible... Tu ne comprends rien aux choses que je te dis !

ROSE

Parce qu'elles n'ont ni queue ni tête ! Écoute, Marianne, le temps passe et il faut absolument que je te parle d'Élisabeth.

MARIANNE

Encore Élisabeth ! Eh bien ! figure-toi que, moi aussi, je brûle de te confier un secret à propos d'elle...

ROSE

Un secret ?

MARIANNE

Oui, écoute ; ce n'est pas vrai qu'Élisabeth soit une perfection : j'en possède la preuve.

ROSE

Je devine ce que tu vas me raconter...

MARIANNE

Tu ne peux le deviner... puisque je te dis que c'est un secret et que je suis seule à le connaître ! Mais je veux le partager avec toi, parce que tu es mon amie... Eh bien ! voilà : Élisabeth a fait quelque chose de mal, de très mal.

ROSE

Quelque chose de très mal, Élisabeth ? Allons donc ! Je suis sûre d'avance que ce n'est pas vrai.

MARIANNE

Ah ! s'il s'agissait de moi, tu le croirais tout de suite, avoue-le ! Et pourtant... Rose, sais-tu que ma mère, la veille de sa mort, a fait appeler Élisabeth ?

ROSE

Oui, et qu'Élisabeth a refusé de répondre à cet appel...

MARIANNE

Tu le savais ? C'est d'elle que tu le tiens ? (*Rose fait un signe d'assentiment.*) C'est donc qu'elle te raconte tout... Déjà !

ROSE

Oui, elle m'a tout expliqué. Ton père lui avait interdit d'aller chez votre mère, qui ne vivait pas seule...

MARIANNE

Et papa, crois-tu donc qu'il vivait seul ?

ROSE

Lui, du moins, ne vous avait pas abandonnées !

MARIANNE, *ardemment.*

Rose, il ne faut pas penser du mal de ma pauvre maman !

ROSE

Quel âge avais-tu quand elle s'est enfuie ?

MARIANNE

Près de trois ans... Mais il est vrai que je ne me souviens pas d'elle. Toutes ses photographies ont été arrachées de l'album¹. Pourtant, si elle ouvrait cette porte, tout à coup, je la reconnaîtrais...

ROSE

Ah ! Marianne^a qui essaye d'être méchante ! Quel cœur tu as pour aimer encore une mère qui t'a anba-

donnée ! Moi, je ne pourrais pas ! Comment peut-on abandonner ses enfants ! Moi, à ta place, je la détesterais !

MARIANNE

Chère maman ! chère bien-aimée... Octavie, tu sais, ma nourrice ? m'a raconté que, la nuit qui précéda sa fuite, maman est restée jusqu'au matin sans se déshabiller... Papa n'était pas rentré, comme c'était son habitude... Elle est restée assise, toute la nuit, contre mon berceau et m'a regardée dormir...

ROSE

Si tu t'étais éveillée, tu aurais jeté les bras autour de son cou, et peut-être ne serait-elle pas partie...

MARIANNE

Mais si ! Bien sûr ! Elle serait partie. Rien n'aurait pu la retenir, puisqu'elle aimait ! Tu comprends ce que cela veut dire ? Elle aimait...

SCÈNE DEUXIÈME^a

LES MÊMES, ÉLISABETH

ÉLISABETH

Vous êtes folles, mes petites, de fumer dans le cabinet de travail.

MARIANNE

Père ne s'en apercevra pas : nous fumons des cigarettes douces.

ÉLISABETH

Tu crois cela ? Eh bien ! moi, je te parie que la première chose qu'il verra en entrant, c'est cette cendre sur le tapis, sur la table...

MARIANNE

Et après ! il ne nous mangera pas...

ÉLISABETH

Je comprends que tu t'en moques, ma petite Marianne, ce n'est pas sur toi que l'orage risque de crever...

ROSE

C'est vrai... je suis désolée ! Il faut nous pardonner, Élisabeth...

ÉLISABETH

Voyons, mes petites, je vous gronde, mais c'est pour rire ! Toi surtout, Rose, qui arrives de ton couvent d'Angleterre, tu avais le droit d'oublier que ce cabinet est un lieu inviolable ! Le Saint des Saints ! Marianne aurait dû t'en avertir... mais tu la connais, elle se met toujours au-dessus des lois !

MARIANNE

Pas au-dessus de celle-là, justement ! Père a raison de défendre sa solitude. Je trouve qu'il n'est rien de plus nécessaire au monde que quatre murs entre lesquels on ait le droit d'être seul... Moi, je n'ai jamais été seule depuis que je suis née.

ÉLISABETH, *avec douceur.*

Tu sais bien, ma chérie, que, si je partage encore ta chambre, c'est parce que notre père l'a exigé.

MARIANNE

Mais je ne te reproche rien ! J'imagine que tu en souffres autant que moi et qu'à certaines heures tu dois avoir envie, toi aussi, de me jeter par la fenêtre.

ÉLISABETH

Eh bien ! non, ma petite Marianne, figure-toi que je n'ai jamais eu cette envie. Bien au contraire ! Quand tu étais petite, je me sentais moins seule, quand je t'entendais respirer, la nuit, ou parler dans tes rêves... Et, aujourd'hui encore, ta présence me rassure...

MARIANNE

Oui, crois-tu qu'à son âge Élisabeth a peur, la nuit !

ROSE

Dans cette grande maison mal fermée, j'aurais peur comme elle... au milieu d'une campagne perdue, à un kilomètre du village !

ÉLISABETH

Ce n'est pas parce que j'ai peur que je suis heureuse de partager ta chambre, ma chérie. Quand tu dors, plus rien ne nous sépare, je ne t'irrite plus, j'ose t'embrasser...

MARIANNE

Ce que tu es pathétique, aujourd'hui, Élisabeth ! Si tu continues sur ce ton, Rose va pleurer.

ÉLISABETH

Pourquoi es-tu méchante ? Qu'ai-je fait encore ? Ah ! je devine ! Tu m'en veux d'avoir chargé Rose de t'avertir... C'est vrai que j'aurais dû t'annoncer moi-même... Je n'ai pas osé.

MARIANNE

Tu avais chargé Rose de m'avertir ? À propos de quoi ?

ÉLISABETH

Rose ne t'a rien dit ?

ROSE

Non^a, Élisabeth, j'allais le faire quand vous êtes entrée... Vous savez comme est Marianne et comme c'est difficile avec elle de placer un mot...

MARIANNE

Ah ! c'est toi qui m'avais envoyé Rose ! Je m'étonnais aussi ! (*Imitant Rose.*) « Je veux te voir seule, ma petite Marianne, toi seule, sans Élisabeth... » Je n'en revenais pas ! mais j'ai marché à fond, comme toujours.

ROSE

Je te jure, Marianne, c'était bien toi que je venais voir... Ce n'est pas parce qu'Élisabeth m'avait chargée d'un message...

MARIANNE, *avec rage.*

Ainsi, tu es venue pour le compte d'Élisabeth, et moi, pauvre idiot, je me disais : « Aujourd'hui, c'est avec moi que Rose préfère passer cette journée... »

[PIÈCE SANS TITRE]

<i>Notice</i>	1507
<i>Note sur le texte</i>	1507
<i>Argument</i>	1509
<i>Notes et variantes</i>	1511

APPENDICES

Appendice I : CONFÉRENCES SUR LE THÉÂTRE

<i>Notice</i>	1539
<i>Notes</i>	1540

Appendice II : PRÉFACES DES ŒUVRES COMPLÈTES

<i>Notice</i>	1541
<i>Notes</i>	1541

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES MAL-AIMÉS

PASSAGE DU MALIN

LE FEU SUR LA TERRE

LE SAGOIN

GALIGAÏ

L'AGNEAU

LE PAIN VIVANT

UN ADOLESCENT D'AUTREFOIS

MALTAVERNE

Pièces ébauchées

LE BON JEUNE HOMME,
SON MAÎTRE ET SA MAÎTRESSE
[PIÈCE SANS TITRE]

Appendices

CONFÉRENCES SUR LE THÉÂTRE
PRÉFACE DES ŒUVRES COMPLÈTES

*Notices, notes, variantes,
par Jacques Petit*